

Éditorial

Historiquement, la philosophie de la nature est sans doute la première réponse à la question de l'origine du monde. Née dans le creuset de plusieurs mythes fondateurs, elle a d'abord proposé des explications mélangeant dieux et forces terrestres tantôt abstraites, tantôt concrètes. Puis les présocratiques se sont déterminés pour l'un ou l'autre élément, avant qu'Aristote, en un geste inaugural pour l'histoire de la pensée, remette à l'honneur l'étude de la *phusis*, quelque peu oubliée par Platon. Pendant ce temps, les philosophes hellénistiques célébraient la nature à leur manière, de façon non moins technique que le Stagirite, indifférents néanmoins aux visées « scientifico-politiques » de son projet. Puis le christianisme est entré en philosophie, faisant de la nature la création d'un Dieu unique. Comme œuvre de ce dernier, la nature devait certes être respectée, mais il était moins question de faire varier les moyens de l'expliquer afin d'en savoir toujours plus à son propos. Si elle n'y figure pas comme une partie distinguée du *curriculum*, la philosophie de la nature existe encore dans le monde médiéval, où le développement de la connaissance scientifique de la nature, dont il fallut d'abord dissimuler les résultats, finira par causer la perte de la scolastique. Et la modernité de revenir à l'étude de la nature *per se* et d'inaugurer l'ère des révolutions scientifiques permanentes dans laquelle, en un sens au moins, nous nous trouvons encore. Il faudrait bien des pages pour détailler les aventures de la philosophie de la nature à travers les siècles. Son sens même a profondément évolué. Des physiologues de l'Antiquité aux philosophes des sciences contemporains en passant par les Romantiques : peut-on dire que c'est toujours à une seule et même nature que l'on s'est intéressé ? Nous laisserons la question ouverte, en nous contentant d'indiquer ce vers quoi elle pointe, en l'occurrence la *diversité* ou la *variété* incontestable des philosophies de la nature – et par là des compréhensions de la nature, de ce qu'elle est, de ce qu'elle signifie, de ce qu'elle peut et de ce qu'elle veut –, dont ce numéro de *Klesis* propose un modeste aperçu, au rayon forcément limité, mêlant dans un désordre certain des contributions ressortissant à des registres divers et parfois même concurrents : histoire de la philosophie, écologie, déconstruction, physique, littérature, philosophie des sciences, phénoménologie. Ces contributions sont néanmoins liées, non pas seulement par un thème, mais aussi par une thèse qu'elles revendiquent toutes à un certain niveau.

De manière purement arbitraire, nous la formulons ici très simplement en partant d'une réflexion de Victor Cousin dans ses *Souvenirs d'Allemagne* (relatant principalement un grand voyage outre-Rhin en 1817) ; réflexion suivant laquelle la philosophie *de la nature* – insistons sur le génitif objectif – a toujours le mérite de faire obstacle aux pensées souvent fort séduisantes qui, de manière récurrente, tendent à mettre « en péril la réalité extérieure, et avec celle-là toute réalité ». Et voyons bien qu'une telle *opposition* est elle-même et principiellement encore et toujours une manière de rechercher l'origine du monde...

Les personnes qui ont accepté de contribuer à ce numéro ont fait preuve de beaucoup de patience et de bonne volonté ; qu'elles en soient ici chaleureusement remerciées.

Sylvain Camilleri